

LA
BLANCHISSEUSE

DE FIN,

OU

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR,

Vaudeville grivois,

K

PAR MM. GEORGES DUVAL ET ROCHFORT:

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU VAUDEVILLE, LE 11 AOUT 1825.



PARIS,

AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉÂTRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, n° 4, et passage de Henri IV,
n° 10, 12 et 14.

1825.

PERSONNAGES.

M. MENU, jeune marié.	M. ARMAND.
M ^{me} MENU, riche bourgeoise.	M ^{me} GUILLEMAIN.
POLIVEAU, menuisier	M. JOLY.
L'ENDORMI, garçon traiteur.	M. GUÉNÉE.
M ^{me} JAVELLE, blanchisseuse de fin	M ^{me} DUMONT.
NINON, sa fille, blanchisseuse de dentelles	M ^{lle} MINETTE.
Le Père POMPON, vieil Invalide.	M. LEPEINTRE j ^r .
CÉLESTINE, cousine de Ninon	M ^{lle} HUBY.
MODESTE, cousine de Ninon.	M ^{lle} URSULE.
Deux autres blanchisseuses.	

La Scène se passe à la barrière de Clichy.



Vu au Ministère de l'intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le

1825.

Par ordre de Son Excellence,

Le Chef, COUPART.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.
Hôtel des Fermes.

LA
BLANCHISSEUSE DE FIN.

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une petite place ; à droite une maison de traiteur ; une table et des bosquets à gauche des acteurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, CÉLESTINE et autres blanchisseuses ; *elles entrent en sautant. (Ninon porte un voile.)*

CHOEUR.

AIR : *Quand vos parens. (Boileau.)*

Allons,
Sautons,
Dansons,
Chantons :
Pour courir
Après le plaisir,
La blanchisseurs' n' rest' pas en ch'min ;
Car ell' se dit : je r'passerai demain.

MODESTE.

Travaillant tout' la s'maine,
Quand on a bien blanchi,

I' dimanche on quitt' la Seine
Pour la barrièr' Clichy.
Allons, etc.

CÉLESTINE.

Que d' fleurs fraîches, écloses
Les champs peuv'nt nous offrir !
L'amour s' cach' sous les roses,
Et je m'en vais en cueillir !
Allons, etc,

NINON.

Ah ! là, là ! avons-nous couru !... J'en suis tout essouffée !... Malgré ça, je pense que cela n'est pas bien ; mes cousines, il faut plus de décence, tout le monde nous regardait !...

CÉLESTINE.

Tiens, madame Rabajoie ! avec elle on ne peut pas rire une minute ; faut être empesé comme un fichu d'organdie !...

NINON.

Mais pas du tout, c'est à cause du costume que je dis ça... Quand on porte des robes à doubles volants et des bas brodés à jour, on doit avoir une autre tenue qu'avec de la perkaline à six francs la robe.

CÉLESTINE.

A qui la faute ? il nous sera toujours plus facile d'avoir des belles robes que des belles manières !

NINON.

Alors, Célestine, je te le demande, pour qui veux-tu que nous passions !

CÉLESTINE.

Pour des blanchisseuses endimanchées ! Quoi donc...

NINON.

Pourquoi pas l'afficher tout de suite ? elle est inconsidérée, si quelqu'un passait ! Tu ferais bien mieux de ne pas parler du tout ! et où serait l'inconvénient qu'on nous prisse pour des dames de société ? il n'y a pas de mal à s'élever un peu !...

MODESTE.

Oui, ça fait qu'on retombe de plus haut... Du reste, tu te donne beaucoup d'airs d'puis que t'es devenue blanchisseuse de fin...

NINON.

Parce que ça me va bien, et puis moi j'aime la toilette à la folie.

AIR : *Fournissez un canal*, etc.

Quand j'ai mis mon petit chapeau,
Ma belle collerette garnie,
Et ma blouse trécadéro,
Je suis toujours sûr d'être jolie.
Au Delta, Tivoli surtout,
J'ai fait maint' passion malheureuse;
Et l'on dit que la blanchisseuse
Sait allumer le feu partout.

CÉLESTINE.

C'est ton jargon relevé qui les étourdit.

NINON.

C'est tout simple ; je vis dans le grand monde ; on ne blanchit chez nous que des femmes comme il faut. J'ai, telle que vous me voyez, sept figurantes de l'Opéra, la première danseuse de la *Gaité*, les ouvreuses et les habilleuses du Vaudeville ; tout ça me donne des billets, et je vais au spectacle quand je veux ; ça fait que je forme mon style aux mélodrames et que j'attrape l'élégance des manières aux ballets d'action.

CÉLESTINE.

Ah ! n'allons pas si vite... C't'élégance là t'a déjà fait manquer cinq mariages.

MODESTE.

Gare au sixième.

NINON.

Manqué, parce que je l'ai bien voulu ; des partis qui ne me convenaient pas du tout ; ni argent ni tournure, des airs communs et de la prétention, des compagnons qui voulaient faire les maîtres ; c'était trop mauvais ton.

MODESTE.

Qu'est-ce donc que Poliveau, que tu vas épouser ?

CÉLESTINE.

Un garçon menuisier, et voilà tout.

NINON.

Il est garçon pour le moment ; mais après la noce c'est autre chose. Son oncle, qu'est un vieux Crésus en boutique, lui cède son fonds et ç'a sera nous qui payera la patente.

CÉLESTINE.

Tu n'y es pas encore, ma petite mère; il est jaloux Poliveau.

MODESTE.

Et si tu continue à y donner sujet...

NINON.

Il est jaloux! eh ben tant mieux; d'ailleurs comme dit M. Ponchard dans *Zémire et Azor* :

Du moment qu'on aime,
On devient si doux;
On tremble soi-même,
On n'est plus jaloux.

Mais faut aller joindre ma mère et mon futur qui doivent s'impatienter... Ah! mon Dieu, v'là mon oncle Pompon, l'invalidé! il va me faire rougir, c'est sur.... Voyons s'il nous reconnaîtra, ne disons rien. (*Elles se retirent toutes près du bosquet.*)

SCÈNE II.

LES MÈRES, POMPON.

POMPON en entrant.

AIR : *Compu.*

Belle vivandière,
Qu'as-tu à pleurer?
Ah! pour un militaire,
Faut-il se chagriner!
Puisque tu les aimes
Les jolis garçons,
Quand nous irons en Flandre
Nous t'en choisirons.

(*Il regarde.*) Ah! ah! je crois que v'là la cantine.... J'espère que je ne me suis pas fait attendre pour quelqu'un qui n'a qu'une jambe et demie. (*Apercevant Ninon et les autres*) Oh! oh! il y a ici du sexe, des bourgeoises dans le bon style; allè-là! présentez arme, et pas de propos de caserne, si ça se peut quelquefois!

NINON, *bas aux autres.*

Voyez-vous, il croit que nous sommes du grand ton.
(*Haut*) Dites-moi, je vous prie, mon cher monsieur.

POMPON.

V'la une voix que j'ai dans la mémoire. (*Il la regarde*)
Eh ! mais je ne m'abuse pas, c'est la figure de ma nièce
du côté maternel ! !

TOUTES, *en riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

NINON.

En personne naturelle, mon oncle.

POMPON.

Et ces dames ?

NINON.

C'est des amies qui viennent figurer au repas des ac-
cordailles et qui signeront dessus le contrat.

POMPON.

Pour lors, elles pourraient bien être de l'ordre du ba-
toir et du régiment des fers à repasser. . . . Quoique ça,
pour des troupes de rivière, l'uniforme est un peu soi-
gnée ; elle est joliment soignée l'uniforme.

NINON.

Soyez donc tranquille ; deux blanchissages au lieu d'un,
et le costume est payé.

POMPON.

Je ne comprends pas . . . , mais c'est égal, me v'la ar-
rivé au rendez-vous ; ous qu'est ma sœur ?

NINON.

Comment dites-vous ?

POMPON.

Je dis ous qu'est ma sœur ?

NINON, *bas à Célestine.*

Ous qu'est . . . ! comme ça parle ! . . . (*Haut.*) Elle est
dans la plaine de Clignancourt avec Poliveau.

POMPON.

Ah ben ! v'la qui est aimable ! moi qui m'esquive de
l'hôtel des Invalides pendant la revue d'inspection, qui
saute par-dessus la discipline pour arriver à point
nommé, il me faudra encore attendre là deux heures :
comme ça retarde, les vieilles femmes ; comme ça re-
tarde !

FINON.

Nous allons les prévenir; pendant ce temps là, mon oncle, vous commanderez le diner, c'est votre partie; et quant au vin, je sais que vous vous y connaissez. (*A ses amies*) Mesdemoiselles courons vite.

CHOEUR.

AIR: *De la Neige.*

Sur l'herbette nous allons danser
Sans crainte
Et surtout sans contrainte:
N'ayons pas peur ici d' nous lasser,
Le pied ne peut pas nous glisser.

(*Elles sortent toutes.*)

SCÈNE III.

POMPON, *les regardant sortir.*

Arrr, les voilà envolées... A présent rentrons en moi-même... Je suis donc de cuisine ici; c'est dans cette circonstance que les bouchons vont voltiger! Ah! père Pompon, prends garde à toi... heureusement qu'il y a des fiacres à la barrière; je sais bien qu'ils disent tous que je suis un ivrogne, mais j'ai une bonne excuse.

AIR: *De Préville.*

D'puis quarante ans que je suis dans l' service,
Du vin jamais je n'ai pu me sévrer.
L' feu du mousquet est un dur exercice,
Quand on s'échauffe, il faut s' désaltérer.
De nos soldats j'aimai toujours la gloire,
J'ai partagé leurs dangers, leurs succès;
Et dans les camps, ou dans les cabarets,
Comm' je buvais toujours à chaqu' victoire,
Si j' suis ivrogne, c'est la faute des Français. (*bis.*)

Ah! ça, est-ce qu'il n'y a pas là queuqu'enfant de Bacchus qui pourrait arriver à mon secours?... Je suis altéré comme trente six tambours (*il frappe sur la table*).
Holà! hé! momusien de la banlieue!

SCÈNE IV.

PONPON, L'ENDORMI.

L'ENDORMI, *Lentement.*

Voilà . . . voilà.

POMPON.

Dis-moi z'un peu quelle couleur est ton vin ?

L'ENDORMI.

De toutes les couleurs.

POMPON.

Apporte moi z'en de deux espèces pour que je les mette en infusion . . .

L'ENDORMI.

Justement j'en ai là sous la main. (*Il prend deux bouteilles dans un baquet à côté de la maison.*)

POMPON.

Les pistolets sont-ils bien chargés ?

L'ENDORMI.

Jusqu'au goulot.

POMPON.

Pour lors il faut faire feu . . . (*Il verse et pose son verre.*)

L'ENDORMI.

Voulez-vous avec ça un petit plat de goujons ? il y en a là de tout cuits depuis huit jours, qui ne demandent qu'à être mangés . . . Ils sont encore chauds.

POMPON.

Oui, parce qu'ils sont restés au soleil . . . Garde-les encore, je n'ai pas faim, mais j'ai toujours soif.

AIR : du vaudeville du dîné de Madelon.

Je rends hommage au jus de la treille ;
 C'est le plaisir qui m'est resté ,
 Et la présence d'une bouteille
 Est ma meilleur' société.
 Je suis l'amî des liquides ,
 Je mange peu , mais j' bois sans façon ;
 J' suis comme la lamp' des invalides ,
 Jus' plus d'huile que d' coton.

(*Il boit.*) Diable ! il a de la chaleur.

L'ENDORMI.

Je l'avais mis au frais.

POMPON.

Allons, je vois qu'on peut s'alimenter dans le restaurant, je vais parlementer avec ton bourgeois, et si la place est bien approvisionnée, et qu'on puisse y pincer un rigaudon à son aise . . .

L'ENDORMI, *riant*.

Ah ! ah ! un rigaudon . . . est-ce que c'est un bataillon de l'hôtel qui va venir danser ici ?

POMPON.

Eh ! non, l'engourdi, c'est une société des deux sexes.

L'ENDORMI

Combien serez-vous ?

POMPON.

Autant de monde que de personnes.

L'ENDORMI.

Alors, ça sera nombreux . . . Aussi je me disais : il n'est pas possible que les invalides viennent comme ça danser.

POMPON.

Est-ce que tu voudrais faire le malin, toi ?

L'ENDORMI.

Voyons, ne vous fâchez pas . . . Ç'aurait été ben drôle, tout de même . . ., sans vous offenser.

AIR : *des Blouzes.*

Ces vieux soldats, qu'on vante et qu'on admire,
A vot' respect auront toujours des droits ;
Malgré tout ça, je n'aurais pu sans rire
Voir un baliet composé d' jambes d' bois.

POMPON.

Oui, j'ai dansé sur l'une et l'autre jambe,
Et ça n' va plus par la faut' d'un boulet.
Tout comme un aut' mon père me fit un ambe ;
Mais le canon n'en a fait qu'un extrait.

(*Montrant sa jambe.*)

POMPON (*reprise du cœur.*)

Ces vieux soldats, qu'on vante et qu'on admire
A vot' respect auront toujours des droits ;

Personne ici n'aurait raison de rire
D'une blessure et d'une jamb' de bois.

(*Il rentre.*)

SCÈNE V.

L'ENDORMI, *le regardant entrer.*

S'il croit qu'on lui servira de ce vin là !... Minute...
On le goûte, mais on ne le boit pas !... (*Il regarde.*)
Mais qu'est-ce que c'est donc que tout ce monde ras-
semblé là-bas... Dieu me pardonne ! c'est M. Menu,
une de nos plus anciennes pratiques, qui est tombé de
cheval !

SCÈNE VI.

L'ENDORMI, MENU.

(*On entend rire dans la coulisse.*)

MENU, *boitant.*

Ah ! mon pauvre l'Endormi, je te trouve à point. (*Il s'assied*) pour me débarrasser de toute cette cohue...
Un individu qui vient de se blesser aime très-peu les
plaisanteries... Ils se moqueront de moi dans une autre
occasion. (*A la cantonnade*). Allez rire plus loin, si ça
vous amuse...

L'ENDORMI.

Ah ! ça, comment avez-vous donc culbuté ?

MENU.

Rien de plus simple, mon ami ; je suis tombé comme
dimanche dernier ; aussi c'est la faute de ma femme.

L'ENDORMI.

Comment ! est-ce que vous êtes marié ?

MENU.

Que trop ! j'y ai été forcé pour payer mes dettes. Il y
a six grands mois que la veuve d'un gros quincaillier de
la rue des Vieilles-Audriettes a fait mon bonheur, et je
n'ai jamais été si malheureux ! Où est le tems que j'a-
menais dîner ici tantôt l'une, tantôt l'autre, et qui n'é-
taient pas mal non plus !

L'ENDORMI.

Je m'en souviens ! Ah ! dame, vous étiez un séducteur.

MENU.

Une femme acariâtre, revêche, qui me traite du haut en bas, et qui est jalouse !... comme une reine de tragédie ; or donc, mon ami, tu nous retiendras un cabinet particulier.

L'ENDORMI.

Encore ?

MENU.

Oh ! c'est en tout bien, tout honneur, tête à tête avec madame Menu, qui me suit. Elle prend des leçons d'équitation par ordonnance du médecin ; nous allons galoper jusqu'à Saint-Ouën, et nous serons revenus à cinq heures.

L'ENDORMI.

Vous n'attendrez pas.

MENU.

Ah ! je l'en prie... car mon épouse est aujourd'hui d'une humeur massacrate... Elle m'a fait ce matin une scène inconvenante pour un voile de tulle que j'ai eu la maladresse de déchirer, et que j'ai donné en cachette à raccommoder.

L'ENDORMI.

Pour un voile !

MENU.

Je serais au désespoir qu'elle le soupçonnât. Cet accroc-là nous ferait un fond de dispute pour toute la semaine ! Ah ! mon dieu, la voilà, ma petite femme !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, M^{me} MENU, en amazone, une cravache à la main.

MADAME MENU.

Air : *Alerte.*

En route (*bis.*)

Que le plus adroit cavalier

Redoute (*bis.*)

Mon fier coursier.

En route, etc.

Amazone indomptable et fière,
Je ne connais plus de barrière,
On ne me voit point chanceler,
Comme un zéphyr, j'aime à voler,
J'aime à caracoler !

En route, etc.

Ah ! vous voilà donc enfin, M. Menu, c'est très-heureux ! Vous m'avez laissée en chemin, sans vous inquiéter de ce qui pouvait m'arriver... Si quelque jeune indiscret s'était trouvé là par hasard.

MENU.

Mais, ma chère madame Menu, vous me dites de prendre les devants pour commander le dîner !

L'ENDORMI.

Et vous pouvez être sûre, Madame, que rien n'y manquera... (*A part.*) C'est une solide amazone !

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MENU, MADAME MENU.

MADAME MENU.

Ah ça, Monsieur, il serait important que je vous communiquasse une idée qui m'est venue en route ; je veux avoir un landeau.

MENU.

Un landeau ! pourquoi faire, vous êtes ravissante à cheval.

MADAME MENU.

Je le sais ; mais l'équitation me fatigue, et je veux aller de temps en temps en carrosse ! Tout le monde a un carrosse !

MENU.

Si notre fortune le permettait !

MADAME MENU.

Qu'appellez-vous notre fortune ? dites donc ma fortune ? Je suis riche, moi, et je dois me donner tout ce

qui me convient; si ça coute trop, eh bien nous économiserons sur vos menus plaisirs!

MENU.

Depuis que nous sommes unis, il n'est pas possible de restreindre davantage cet article là, et mes plaisirs sont si menus, si menus, que ce n'est pas trop la peine d'en parler...

MADAME MENU.

Eh! qu'est-ce qui vous manque donc avec moi?

MENU.

Ah! rien! (*Il la regarde*); j'ai plutôt plus que moins... (*Haut*). Mais comme je ne me divertis jamais qu'avec votre permission, il se trouve que je suis très-borné!... excessivement borné!

MADAME MENU.

Ne faudrait-il pas que je vous laissasse courir le monde comme jadis!

MENU.

Je n'ai pas trop couru.

MADAME MENU.

Quand vous futes garçon, vous eûtes une quantité d'inclinations.

MENU.

Moi!

MADAME MENU.

Vous les aimâtes.

MENU.

Qui a pu vous dire?

MADAME MENU.

Vous leur écrivîtes...

MENU.

Comment savez-vous?

MADAME MENU.

Ah! c'est une découverte!...

MENU *avec colère.*

Vous conviendrez qu'une pareille jalousie...

MADAME MENU.

Si je suis jalouse, n'en ai-je pas acheté le droit assez cher; mais je ne veux pas que vous recommenciez vos fredaines, et je prends mes sûretés pour qu'à l'avenir vous vous contentiez de moi seule.

MENU.

Au fait, c'est bien assez...

MADAME MENU.

J'ai l'amour-propre de le croire !

MENU.

Mais, ma chère amie, je n'ai jamais dit le contraire, je ne sourcille point.

MADAME MENU.

Je voudrais bien voir ! Encore ce matin, mon voile de tulle, qu'est ce qu'il est devenu ? vous l'aurez égaré, et vous serez cause que j'attraperai un coup de soleil.

MENU.

Quand on a un teint comme le vôtre, on ne risque jamais de le gâter. (*A part.*) Il était temps de trouver celui-là...

MADAME MENU.

A la bonheur ; voilà qui répare un peu vos sottises ; allons, remettons-nous en plaine !

MENU.

Je suis fatigué !...

MADAME MENU.

Fatigué !... vous n'avez que cela à me dire... Vous vous fatiguez pour rien : regardez-moi, me plains-je ? Partons, monsieur.

MENU *à part.*

Ah ! malheureux jeune homme que je suis !

MADAME MENU.

Quel plaisir que l'équitation !

Air : *Pou pou pou* (des Landes.)

Quand je m'élançai dans la lice,
Mon coursier fait, en s'échappant,
Pan pan pan pan pan pan pan ;
Mais ma main, qui n'est pas novice,
Sait le soumettre en le frappant :

Pan pan pan, etc.

Réglant bientôt son exercice,
Au trot doucement décampant,

Pan pan pan, etc.,

Son allure suit mon caprice,
Et sur lui me développant,

Pan pan pan, etc.

Chacun s'écrie avec justice :

C'est la nymphe au bois galoppant !
Pan pan pan pan pan pan !

(Elle donne le bras à M. Menu et l'entraîne malgré lui.)

SCÈNE IX.

POMPON, (*sortant du restaurant.*)

(*A la cantonnade.*) Que tout soit prêt pour six heures,
et qu'on n'épargne rien.

AIR : *Voilà comme tout s'arrange.*

A table il faudra s'en donner ,
Aujourd'hui l' plaisir le commande ,
J'ai bien fait d' soigner le diner ,
Car ma troupe est un peu gourmande .
Nous aurons d'abord des pigeons ,
Une bonne mat'lotte d'anguille ,
Deux canards , ainsi qu' des chapons ,
Et puis nous aurons des dindons ! . . .
Le joli repas de famille ! (*bis.*)

A présent, je vais achever ici la conversation que j'ai
commencée avec la particulière. (*Montrant la bouteille.*)
Il faut liquider son compte. (*Il verse un verre.*) En route,
ton passeport est signé ! . . .

SCÈNE X.

POMPON, Madame JAVELLE en redingote de percale
garnie de dentelle et bonnet de dentelle.

MADAME JAVELLE, lui arrêtant le bras.

Assez comme ça, mon frère, vous voilà arrivé, et
déjà vous tombez dans l'intempérance.

POMPON, se retournant.

Qu'est-ce que vous me chantez donc là, ma sœur ?

AIR : du fleuve de la vie.

Vous m' direz que j' n'ai pas de honte
D' boire ainsi le soir et le matin ;
Mais j' suis seul et j' prends un à-compte ,
Puisque c'est moi qui goûte l' vin.
Avec qui voulez-vous que j' cause ?
Pourquoi vous faire attendre comm' ça ?
Je m' suis dit : puisqu' on me plant' là ,
Il faut bien que j' m'arrose !

MADAME JAVELLE.

Vous êtes joliment bachique, mon frère !

POMPON.

Vous, vous êtes blanchisseuse, vous travaillez sur le perfide élément, c'est bon ; mais moi, qui n'aime pas le bouillon de pompier, je ne peux point z'abonder dans votre sens ; au surplus le jour des accordailles de sa nièce, il est ben permis de marcher de côté, les zig, zag...

MADAME JAVELLE.

Bel exemple pour le futur !

POMPON.

A propos, où est-il donc, ce farceur à l'envers ?

MADAME JAVELLE.

Je l'ai laissé de l'autre côté de Montmartre, à l'ombre d'un moulin à vent, où qu'il joue à des jeux innocents avec Ninon et les autres ; ils vont venir nous rejoindre.

POMPON.

Tant mieux ! ça me fera rire, j'en ai envie (*La regardant*). Ah ! ça, dites donc, madame Javelle, vous v'là mise aussi comme une déesse d'Olympe ; il paraît que la famille se recarre aujourd'hui ? ..

MADAME JAVELLE.

C'est une frime que j'avons montée pour à l'égard de Poliveau, nous avons emprunté les robes de nos pratiques.

POMPON.

C'est ça, vous y jetez de la poudre aux yeux avec...

MADAME JAVELLE.

Du moment qu'on n'en sait rien, on peut bien en passant se faire honneur du bien d'autrui ; y en a tant qui le gardent tout à fait !

POMPON.

V'la une morale à manches un peu larges; mais je ne veux pas l'essayer, je suis sûr qu'elle ne m'irait pas du tout.

AIR : *L'exercice fait les talens.*

Rien de falsifié, rien d'important,
Je veux que chacun rest' dans sa nature.
Souvent l'honneur est sous la bure,
Et le vic' sous un habit brillant.
Tout ce qui reluit n' fait pas merveille,
L' costum' ne rend pas plus malin;
Et ce n'est jamais la bouteille
Qui fait la qualité du vin.

MADAME JAVELLE.

Écoutez donc, vous savez ben que Poliveau est sournois, intéressé, qu'il ne s'est pas décidé sans peine, ainsi faut tâcher de paraître cossus.

POMPON.

Vous n'avez donc pas dit au menuisier que mon briquet avait le fil! et qu'au point ous que sont les choses, s'il s'avisait de faire une contremarche...

MADAME JAVELLE.

Taisez-vous, le v'là; oh! Dieu, il a l'air gai comme un nuage de décembre!

POMPON.

On dirait qu'il se parle en dedans; écoutons.

(*Ils s'écartent un peu.*)

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, POLIVEAU. (*Il a une pipe à la bouche et s'avance lentement.*)

AIR : *Bocages que l'aurore.*

Plaine des Batignolles,
Où l'on perd ses mamans,
Rendez-vous des jeunes folles,
Rendez-vous d' leurs amans!
Asile où l' cœur s'allume

Au milieu des plaisirs ,
Dit'-moi pourquoi je fume
En poussant des soupirs.

MADAME JAVELLE.

Tiens, te voilà tout seul ; où est donc ma fille ?

POLIVEAU , *fumant*.

A danser avec les autres.

MADAME JAVELLE.

Et toi ?

POLIVEAU.

J'ai walsé isolément.

MADAME JAVELLE.

Pourquoi donc ça ?

POLIVEAU.

Parce que je fume , comme vous voyez , et que votre fille m'embrouille pire que jamais , touchant notre hymen.

POMPON.

Ah ! ça , qu'est-ce qui vous traverse donc la pensée , jeune homme ? Vous me faites l'effet d'un verre de vin trouble.

POLIVEAU.

Père Pompon , ça ne vous regarde point , vous n'êtes pas le père de votre nièce , pour lors . . .

MADAME JAVELLE.

Eh ben ! ensuite , moi qui est sa mère ?

POLIVEAU.

Je ne dis pas ; seulement il me semble pour aujourd'hui , que Ninon ne me convient plus du tout.

POMPON , *en colère*.

Comment ! quand tout est convenu ! que la parenté s'est rassemblée des quatre coins de la banlieue et que je viens de commander un repas extrêmement copieux , tu viens nous exhaler des bêtises qui n'ont pas le sens commun !

POLIVEAU.

Je ne dis pas . . .

POMPON.

Ne m'échauffe pas les oreilles , sinon je raccourcirai les tiennes.

POLIVEAU.

Ninon est belle , j'en conviens , elle a les yeux noirs ,

fendus en amande , et un petit pied superbe ; mais elle est trop rieuse , elle n'aime que la joie , la gaieté , la walse , le spectacle et les parties de campagne avec un sapin jusqu'à la barrière : elle chante toujours des paroles de comédie.

MADAME JAVELLE.

C'est qu'elle y va.

POLIVEAU.

Je ne dis pas

POMPON.

Alors ne trébuche donc plus comme ça et met-toi au fixe.

POLIVEAU.

Moi , je ne suis qu'un menuisier , un simple menuisier , et si je prends une épouse pour femme ce n'est pas pour que mes pièces de cent sous se changent en pièces de six liards

J'aime pas la petite monnaie.

MADAME JAVELLE.

Qu'est-ce que tu dis là ? . . . ma fille est aussi riche que toi ! . . .

POMPON.

C'est positif , et si tu lui donnes à dîner , comme dit le vulgaire , elle pourra ben fournir le souper . . .

POLIVEAU.

Je ne dis pas ; mais il y a encore autre chose qui me fait mal à la tête

MADAME JAVELLE.

Voyons !

POLIVEAU.

J'ai reçu ce matin par la petite poste , une lettre unanime de trois sous , qui m'en raconte pour plus de quinze.

POMPON.

Une lettre unanime ! ah ! les scélérats , les bandits !

POLIVEAU.

Ous qu'il est mentionné dedans qu'il ne fallait pas me fier à Ninon , parce qu'elle ne m'aimait pas et qu'elle me ferait des traits après le *Matrimonium*.

MADAME JAVELLE.

Comment ! tu ne vois pas que c'est des jeunes hommes du quartier qui sont jaloux de ce que tu l'épouses ?

POLIVEAU.

Je ne dis pas. . . j'ai bien pensé un peu que ça pourrait être des drôles de corps qui me faisaient des farces.

MADAME JAVELLE.

Pas d'autre chose.

POLIVEAU.

Mais tout de même ça me picotte et je me gratte le front.

POMPON.

Ah ! si je les connaissais , comme je leur couperais le babillard !

POLIVEAU.

Oui , mais vous ne les connaissez pas et vous leur couperez rien du tout.

MADAME JAVELLE.

Allons ! ne te chagrine pas comme ça , mon petit Poliveau : laisse manœuvrer les mauvaises langues , ma fille a hérité de mes vertus , elle fera ton bonheur , comme j'ai fait celui de défunt M. Javelle. . . .

POLIVEAU.

Je ne dis pas. . . mais pourtant.

MADAME JAVELLE.

Je te quitte pour aller prier une cousine des environs ; que tout ça soit enfoui dans les oublis ; adieu , mon gendre.

POMPON,

Et moi , je vas surveiller la broche. . . (*A Poliveau.*)
Sans rancune.

POLIVEAU.

Aucune. . . .

POMPON.

Dame ! j'éclate comme une bombe ; mais après il n'en reste ni vent ni fumée (*Il lui prend la main*). Adieu , menuisier.

POLIVEAU.

Adieu , Invalide. . . .

(*Pompon sort avec M. Javelle.*)

SCÈNE XII.

POLIVEAU *seul.*

Ils ont beau vouloir m'éblouir , je ne suis pas sourd et

muet, je vas ouvrir l'œil jusqu'à ce soir... Faut m'expliquer avec Ninon... (*Il regarde.*) Mais v'la les colombes égarées qui ont repris leur volées par ici...

SCÈNE XIII.

POLIVEAU, NINON, CÉLESTINE, AUTRES
BLANCHISSEUSES.

NINON.

AIR : *Tra la la la.*

Vivent les plaisirs grivois
Qu'on trouve aux champs comme aux bois ;
On danse sur le gazon,
En chantant la p'tite chanson.

TOUTES.

Tra la la.

C' n'est rien qu' ça,
Sur la fongère on jouera ;

Tra la la, etc.

C' n'est rien qu' ça ;
Sur la fongère on rira.

POLIVEAU.

Mamzelle...

CÉLESTINE, *sans l'écouter.*

Si le dieu des amoureux
Vient se mêler à nos jeux,
Dans la danse on dit : entrez,
Embrassez qui vous voudrez.

Tra la la, etc.

POLIVEAU, *plus fort.*

Mamzelle Ninon.

NINON.

A ceux qui blâm' not' gaité
Nous répondons sans fierté :
L'hiver viendra dans quelque tems ;
On n' dans' que dans le printems.

Tra la la, etc.

POLIVEAU.

Vous vous arrêterez, peut-être, mamzelle Ninon.
Javelle ?

NINON.

Jusqu'à ce que je recommence ; mais pourquoi que vous nous avez donc quittées comme ça si malhonnêtement ?

POLIVEAU.

A c'tégard-là, je ne pas besoin de dire ce qui en est devant toutes ces évaporées. . .

CÉLESTINE.

Qu'appelle-t-il évaporées ?

POLIVEAU.

C'est-à-dire, mamzelle Ninon, qu'il faut que je sois seul un instant avec vous ; ces dames peuvent continuer de sauter ; la plaine est large et je ne courrai pas après ; y êtes-vous à présent, ma future ?

NINON.

Puisque c'est votre volonté, on s'y conformera. Aussi bien, il faut que je m'accoutume à obéir ; une femme n'est bonne qu'à ça. (*A part.*) Plus souvent ! (*Aux autres.*) Mes enfans, laissez-nous.

CÉLESTINE, *à part aux autres.*

Bon, y vont s'disputer, encore un mariage manqué. (*Elle sort en chantant Tra la la*).

SCÈNE XIV.

POLIVEAU, NINON.

NINON.

A présent vous allez vous expliquer. . .

POLIVEAU.

Mamzelle, tout de suite. . . J'ai à vous dire que. . . C'est drôle, j'étais comme un lion, et à cette heure que je vous vois, mon cœur n'en peut plus, je suis vaincu par les amours. . . Mais je vas tâcher de me remettre en colère. . . Ne vous impatientez pas.

NINON.

Qu'aviez-vous donc à me reprocher ?

POLIVEAU.

Rien ; des bêtises. . . C'est des choses qui tiennent à moi, que, par exemple, si vous auriez un caractère moins tourné à la folie, ça m'amuserait davantage ; je ne suis pas drôle, moi !

NINON.

Si fait, si fait. . .

POLIVEAU.

Vous me jugez de travers, j'ai du physique, mais je ne suis pas drôle du tout, du tout.

NINON.

Eh bien! vous resterez comme vous êtes et moi aussi. . .

POLIVEAU.

Je ne dis pas, . . mais pourtant si vous vouliez vous ranger à mon idée, ça nous ferait du bien à tous deux.

NINON.

Ainsi, à votre compte, je me marierais pour renoncer au plaisir? . .

POLIVEAU.

Dame! . .

NINON.

Je n'avais pas compté là dessus!

POLIVEAU.

Tant pis; j'ai mieux aimé vous dire tout ça avant qu'à près, parce qu'une fois que le vin est versé, qu'il soit de Suresne ou de Bordeaux, faut le boire tout de même, quitte à faire la grimace en l'avalant; comprenez-vous?

NINON.

C'est joli ce que vous me dites-là; et me voilà bien récompensée de vous avoir préféré à tant d'autres.

POLIVEAU.

Préféré? y en a pourtant qui ont voulu me faire croire que j'étais votre pire aller. . .

NINON.

Mon pire aller! Quelle horreur!

POLIVEAU, *s'échauffant par degrés.*

C'est que je suis pas homme qu'on épouse faute de mieux; j'ai jamais fréquenté la mauvaise société, et l'argent que j'ai gagné dans le grand chemin de l'honnêteté, me relève d'une fière force dans l'opinion publique.

NINON, *commençant à s'attendrir.*

Vous dites tout ça pour me faire de la peine! . . Ménagez-moi, du moins! . .

POLIVEAU.

Et quand on peut offrir un bon magot comme moi à

sa future, on ne craint pas de rester en affront.

NINON.

Mais on ne vous dit pas le contraire! . . c'est une scène préparée que vous venez me faire là!

POLIVEAU.

Comment que je suffirais à des toilettes de ce genre là!

NINON, à part.

Ah! mon dieu! si je pouvais me trouver mal, comme madame Grevedon dans les eaux du mont d'Or!

POLIVEAU.

Vous ressemblez plutôt à une princesse de l'ambigu, qu'à une blanchisseuse de fin.

POLIVEAU, la regardant.

Est-il possible? . . . elle se trouve incommodée! ah! c'est mes reproches qui en est cause. (*Il frappe dans sa main*) de l'eau de mélisse, de l'eau de mélisse, (*Il se met à genoux*). O mon amante! revenez, je ne vous dirai plus rien! . . .

NINON, ouvrant les yeux et le regardant en dessous.

Est-ce bien sûr?

POLIVEAU.

Ah! la v'la!

NINON, se levant.

Vous qui me trouvez trop gaie, voyez, monsieur, si je suis sensible! C'est pourtant les nerfs?

POLIVEAU.

A présent je ne dis pas . . .

NINON.

Je pourrais crier contre vous.

POLIVEAU.

Oui, et pourtant d'un autre côté . . .

NINON.

Eh bien! je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait

POLIVEAU, à part.

Me v'la encore retourné.

NINON.

Mais à condition que vous ne me tracasserez plus, et surtout que vous ne serez jamais jaloux.

POLIVEAU.

C'est que je vous aime trop, c'est mon défaut.

NINON.

Je vous corrigerai.

De l'amour ?

POLIVEAU.

Non, de la jalousie.

NINON.

Savoir.

POLIVEAU.

Allez rejoindre mes parents.

NINON.

POLIVEAU.

· Tout de suite. (*Il sort en se retournant plusieurs fois pour la regarder.*)

SCÈNE XV.

NINON.

Malgré ça, c'est pas une trouvaille qu'un mari de ce caractère-là ! Il sera riche, si vous voulez, mais il n'est pas aimable du tout ; une fois en ménage, je n'aurai pas toutes mes aisés... Ah mon dieu !... que c'est donc difficile de trouver un bon mari... Qu'est-ce qui pourrait m'indiquer ça ?

AIR : *Ces postillons.*

On dit partout que je suis un' coquette ,
Je n' m'en cache pas, moi , j'aim' qu'on m' fass' la cour.
C'est un plaisir dont profit' chaqu' fillette ,
Puisqu'en s' mariant faut r'noncer à l'amour.
D'un autre côté , l'un vous appell' madame ,
Et les d'moisell' sont jalous' , dieu merci !...
Ah ! quel malheur qu'on ne puiss' pas dev'nir femme ,
Sans avoir un mari ! (*bis.*)

SCÈNE XVI.

MENU, NINON.

MENU, *à part*, en entrant sans voir Ninon.

Ma foi, je l'ai plantée là pour revenir voir ces jeunes personnes qui jouaient dans la plaine, et qui m'ont paru délicieuses !...

NINON, *aussi à part.*

Après tout je ne suis pas encore madame Poliveau !

MENU, *apercevant Ninon.*

Eh mais, si je ne me trompe, en voilà déjà une...

NINON, *apercevant Menu.*

Ah! mon Dieu, voici ce jeune et beau chevalier qui s'est retourné vingt fois pour me voir, en caracolant dessus la grande route...

MENU, *à part.*

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen, pendant que ma femme trote sur le chemin de la révolte, de redevenir un petit peu garçon?

NINON, *à part.*

Il revient : si j'avais fait impression sur son cœur....
On ne sait pas quelquefois!

MENU, *à part.*

On pourrait commencer une intrigue ici pour la finir plus tard! (*l'abordant*) Il me semble, mademoiselle, que vous faisiez, tout à l'heure, partie du groupe en-chanteur qui s'amusaient à danser dans la plaine.

NINON, *avec prétention.*

Oui, monsieur, j'étais l'une d'elles.

MENU.

N'auriez-vous pas remarqué un jeune homme à cheval, qui s'est mis plusieurs fois à vous contempler?

NINON.

Effectivement!

MENU.

Eh bien, c'est moi qui suis le jeune homme à cheval sur qui vos charmes ont fait un effet!

NINON.

De l'effet, comme ça en passant? ah! Monsieur veut rire apparemment..

MENU.

Rire, charmante inconnue! je n'en eus jamais moins d'envie, car je crois que mon cœur...

NINON.

Eh bien! votre cœur?

MENU, *soupirant.*

Ah! Dieu!

AIR: *Vous ne prononcez plus Edouard.*

J'étais venu, sans y songer,
Faire un tour jusqu'à la barrière;

Mais Cupidon m'offre un danger
Auquel je ne m'attendais guère.
Je cède à vos attraits touchans,
Fleur de beauté des plus divines !
J'approchai la rose des champs,
Mon cœur emporte ses épines !

NINON.

Voilà un compliment qui m'embarrasse assez, d'autant...

MENU.

Je voulais dire, indépendamment de tout à l'heure, il me semble vous avoir vue autre part.

NINON.

Où ça !

MENU.

Dame, je cherche.

NINON.

Au spectacle, des fois ? au Vaudeville.

MENU.

Vous y êtes.

NINON.

Presque tous les soirs, je vas aussi à l'opéra des Bouffons, je suis folle de la musique italienne.

MENU, à part.

Peste ! c'est une femme du grand style... Les Bouffons!...

NINON.

Quand madame Posta joue, je n'y manque jamais.

MENU, à part.

Décidément, c'est une virtuose.

NINON.

Les fiers éclats de voix, quand elle chante son fameux air de tanto palpita... Ah ! Dieu, ça vous va à l'ame.

MENU.

Alors il paraîtrait que nous aurions de la sensibilité.

NINON.

Mais ..

MENU.

Allons, il y en a... (A part) Il faut tâcher d'en profiter.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, POLIVEAU *sortant de chez le traiteur.*

POLIVEAU, *à part.*

Quest-ce que je vois là ? ma future en tête à tête avec un inconnu qu'on n'a jamais vu ? (*Il se cache derrière une charmille.*)

MENU, *tendrement.*

Puisque nous nous sommes déjà connus quelque part, y aurait-il de l'indiscrétion à vous dire que je vous adore.

POLIVEAU, *à part.*

Il l'adore, il lui dit ça, et je suis là !...

NINON, *à part.*

Nous y voilà ! (*Haut.*) Je n'entends pas tout à fait.

MENU.

Alors je vais m'expliquer tout uniment.

AIR : *Ah ! si madame me voyait !*

Vous plaire ferait mon bonheur .

Vous pouvez croire à ma tendresse !

Je n'eus jamais qu'une promesse.

NINON.

Un homme , hélas ! c'est si trompeur !

POLIVEAU, *à part.*

Un' femme, y a-t-il rien de si trompeur !

MENU.

Je vous aimerai pour la vie.

NINON.

Si c'était bien sûr, on verrait . . .

MENU.

Vous ne serez jamais trahie !

(*A part.*) Ah ! si ma femme m'entendait !

NINON, *à part.*

Ah ! si mon futur me voyait !

POLIVEAU , à part.

J'étouffe de colère!

NINON , minaudant.

Monsieur , je suis demoiselle et presque mineure , et en vous adressant à ma famille...

POLIVEAU , à part.

O férocité!

MENU.

A votre famille!.. (*A part*) Diable , ce n'est plus ça (*Haut*). Il faudrait avant tout que nous eussions une plus longue explication.

POLIVEAU , se montrant.

Pour lors c'est moi qui vais vous la donner , et ce sera chaud!

MENU.

D'où sort donc cette figure là ?

POLIVEAU.

Cette figure là sera à vous tout à l'heure ; mais les dames avant tout. (*A Ninon*). Il est donc connu , mamzelle Ninon , que vous trahissez mon feu ! mais vous ne serez pas toujours jeune , les girouettes finissent par se rouiller , et on ne les regarde plus... Si je vous quittais vous retourneriez encore la tête , voyez-vous , parce que quand le soleil est couché il fait nuit ! oui , il fait nuit , surtout dans l'hiver...

NINON.

Queu galimathias vous me faites là ? avant de bondir là comme une panthère déchaînée... il faut vous dire...

POLIVEAU.

Suffit , suffit. (*A Menu*). A nous deux à présent : savez-vous , jeune et beau flaneur , la conversation qu'on tient à un particulier qui veut se mettre en danse avec une demoiselle déjà retenue ?

MENU.

Non.

POLIVEAU.

Eh ben c'est la conversation à l'anglaise , et nous allons la commencer tout de suite.

MENU.

Allons donc.

POLIVEAU.

Alignez-vous ou je tappe tout seul.

NINON.

Je vous le défends.

POLIVEAU.

Raison de plus .. Une fois en colère, je suis comme un Allemand, sourd à la voix de la beauté.

MENU.

Que diable, expliquons-nous.

POLIVEAU, *frappant du pied.*

Jamais.

NINON.

Au contraire, ne vous expliquez pas; je m'en vais chercher mon oncle qui l'aura bientôt mis à la raison. (*Elle sort vivement.*)

MENU, *la suivant.*

Vous êtes encore bien bonne enfant! vous me laissez là avec un furieux...

SCÈNE XVIII.

POLIVEAU, MENU.

POLIVEAU, *le ramenant.*

Venez donc par ici, fantassin, et ne désertez pas le poste au moment du combat; dites donc, êtes-vous brave?

MENU.

Quand c'est absolument nécessaire.

POLIVEAU.

Tirez-vous le sabre ou le bâton à deux bouts?

MENU, *à part.*

Pauvre Menu, où t'es-tu fourré?

POLIVEAU.

C'est que, voyez-vous, je suis ferré sur l'exercice de la canne. J'ai été trois semaines tambour major... du septième.

MENU.

Qu'est-ce que ça prouve?

POLIVEAU

C'a prouve qu'en deux tours de moulinet, je vous aurai fait un nez si retroussé... qu'il n'y aura pas un camus qui pourrait se vanter d'avoir le pareil.

MENU.

Insolent!

POLIVEAU.

Eh bien ! allez donc.

AIR : *Vite , en avant deux , l'amour m'invite.*

J'attends qu'il vous vienne du courage.

MENU.

Vous attendrez tant que vous voudrez ;
Mais finissons ici cet outrage.

POLIVEAU.

Je finirai quand vous commenc'rez.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, POMPON, NINON.

POMPON.

Holà !

Car me voilà !

Il fant que j' me mêle

- De la querelle.

Je connais le débat ;

Et je n' souffrirai pas l' combat.

MENU.

Ah ! quelle aventure et quel tapage !
Dans quelle intrigue suis-je fourré !
C'est un guet-à-pens , vraiment , j'enrage ,
Je ne sais comment j'en sortirai .

POMPON.

Il n' faut pas faire ici tant de tapage.
Mon sabre a l' fil et je l' prouv'rai ;
Si la bataill' devant moi s'engage ,
Pour avoir la paix , moi je me battraï.

POLIVEAU.

N'y a pas besoin de faire tant de tapage ;
C'est un freluquet que j' punirai.
Puisque l'affaire entre nous s'engage ,
J' sais bien comment j' la finirai.

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

NINON.

Ah ! mon dieu ! quel bruit et quel tapage !
Jamais je ne me consolerais ,
De voir que pour moi tout ça s'engage ,
Sans savoir qui des deux j'épouserai .

POMPON.

Sois tranquille , ma nièce , je te soutiendrai .

POLIVEAU.

Mais vous ne savez donc pas la chose , père Pompon ?

POMPON

Je n'ignore de rien , ma nièce ma tout conté ; . . . (*regardant Menu*). Un beau physique , cinq pieds et quelques pouces , les yeux à fleur de tête , nez aquilin , fait comme un Jupiter , jambé comme un Adonis , un beau garçon , quoi ! Ainsi , v'là qu'est fini , pas plus d' menuisier à présent que sur la poignée de mon sabre .

POLIVEAU.

Je me tiens à quatre !

POMPON , à *Menu* .

Jeune homme , vous avez fait ma conquête ; ma nièce est de votre goût , je le sais , pour lors , si vous appartenez à une famille sans tache , et que vos idées *soye* honnêtes , vous n'avez qu'à dire , et Poliveau battra la retraite avant huit heures .

NINON , *tendrement* .

Dites !

MENU , à *Pompon* .

Votre proposition est de nature à me flatter singulièrement ; mais , voyez-vous , je suis malheureusement . . .

NINON , *regardant Menu tendrement* .

Trop timide pour vous expliquer tout-à-fait .

POMPON .

J'entends votre pantomime . (*D'un air solennel , prenant la main de Menu* .) Touchez-là , mon neveu .

POLIVEAU .

Père Pompon , je casse les carreaux .

POMPON .

Je ne veux plus de toi , t'a fait le difficile tantôt , v'là mon neveu , je te dis , voi comme ça fera honneur à ta parenté , un luron si bien bâti !

POLIVEAU.

Bien bâti ! Je vais le démolir.

POMPON, *arrêtant le bras de Poliveau.*

Ne t'en avise pas ou je vais pointer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, MADAME MENU.

MENU, *à part*

Ah ! mon dieu ! voilà ma moitié.

MADAME MENU.

Eh bien ! quoi . . . que se passe-t-il donc ici ?

AIR : *sur les débris d'un tonneau.*

Que faites-vous en ce lieu ,
Et pourquoi fuir ma présence ?

POMPON.

Allons , ma chère , silence ;
Et respectez . . . mon neveu.

MADAME MENU.

Votre neveu ! . . . je m'étonne . . .

POMPON.

Et pourquoi donc ça , la bonne ,
Puisqu'il épouse en personne
Ma propre nièce aujourd'hui.

MADAME MENU, *parlant.*

Votre nièce !

POMPON.

La belle Ninon que v'là ! . .

MADAME MENU, *continuant l'air.*

Elle a l'air doux et sensible ,
Mais il n'est guère possible
Qu'elle épouse mon mari.

TOUT LE MONDE.

Son mari !

POMPON.

Son mari ! Jeune homme qu'est-ce que ça veut dire ?

MENU *embarrassé.*

C'a veut dire qu'elle est ma femme.

POLIVEAU , *à part.*

Oh ! la bonne histoire ! (*A Ninon*) Avez-vous entendu, mam'zelle ? ça veut dire qu'elle est sa femme.

MADAME MENU *qui a examiné Ninon.*

Ah ! ça , je ne me trompe pas.

NINON.

Quoi donc encore , madame ?

MADAME MENU.

Vous avez-là un voile. . . . M. Menu.

MENU.

Ma femme ?

MADAME MENU.

C'est mon voile de Tulle. . . .

MADAME MENU.

AIR : *Que vois-je, ô ciel ! (des deux Edmond.)*

Ah ! j'ai tout deviné , redoutez ma vengeance !

Vous êtes , je le vois , tous deux d'intelligence.

NINON.

Que dites-vous ? c'est une erreur !

TOUS.

C'est une erreur.

MADAME MENU.

Voyons. . .

NINON.

Pour mon honneur

TOUS.

Pour son honneur

NINON.

Je n'ai pas peur.

TOUS.

Elle est sans peur.

NINON.

Votre soupçon m'offense ;
J' réponds d' mon innocence.
Monsieur m'est inconnu ,
Je ne l'ai jamais vu.

ENSEMBLE.

MENU.
Ne m'ayant jamais vu
Je lui suis inconnu.

M^{me} MENU , POLIVEAU , POMPON.
S'il se dit inconnu ,
Entre eux c'est convenu.

MENU , à sa femme.
Point de courroux.

MADAME MENU.

Ah ! laissez-moi , coupable époux.

POLIVEAU et POMPON.

Vous êtes un coupable époux.

NINON.

V'là ma mèr' qui parl'ra pour nous ,
Oui , pour nous tous.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS , MADAME JAVELLE , CÉLESTE
ET AUTRES.

MADAME JAVELLE.

Ici l'on dispute , je croi . . .

NINON , *bas à sa mère.*

Cette dame m'accus' , défendez-moi.

MADAME JAVELLE.

Ne crains rien , je m'apprête ,
Ma fille , à lui tenir tête.

TOUS.

Tout va se dévoiler (*bis*).

MADAME JAVELLE.

Laissez-moi lui parler.

Madame , qu'avez-vous à dire ,
Et qui peut ainsi vous troubler ?
De ma fille os'rait-on médire ?
J' vous forc'rais bien à vous dédire.
Mais , ô ciel ! madame Menu ! . . .
Tout est perdu ! (*bis*)

TOUS.

Tout est connu.

MADAME MENU (*à Ninon*).

Ma blanchisseuse est votre mère !

MENU *riant*.

A présent , j'ai tout deviné ;
C'est le voile que j'ai donné
Ces jours passés avec mystère ,
Pour le réparer en secret ,
Et

Laisser ignorer l'affaire.

TOUS *excepté Ninon et sa mère*.

Voilà pourtant comme à Paris ,
Souvent les grands sont des petits.

MADAME MENU.

J'espère , madame , qu'après ce qui vient de se passer
vous ne comptez plus sur ma pratique . . .

MADAME JAVELLE.

Eh ben , . . . madame , on en trouvera d'autres qui ne se-
ront pas si susceptibles que vous ! ce que nous avons fait ,
toutes les blanchisseuses le font ! . . .

POMPON.

Ma sœur , vous avez tort , je vous l'ai exprimé ce ma-
tin : que cette leçon vous serve d'exemple , ou ben , si
vous l'aimez mieux , que cet exemple vous serve de
leçon.

NINON.

Et vous , M. Poliveau , dont j'ai voulu éprouver l'a-
mour ?

POLIVEAU.

Moi, je ne dis pas... à présent que tout est éclairci et que je vois que les habits n'étaient qu'un emprunt forcé, j'ai l'esprit plus tranquille; mais pourtant je veux attendre encore toute la semaine, et si vous n'avez pas changé samedi, nous nous marierons dimanche.

VAUDEVILLE.

AIR : du premier prix.

MENU.

Que de charlatans sur la terre,
Hâbleurs adroits et séduisants,
Font du bruit avec leur compère,
Pour vendre leurs drogues aux passans;
Fatigué de leur despotisme,
Chacun dit, d'un commun accord :
Messieurs, plus de charlatanisme,
Tout ce qui reluit n'est pas or.

MADAME JAVELLE.

A l'Opéra j' vis une prêtresse
Avec ma fille, l'autre jour,
Qui jurait d' vivr' pour la sagesse,
Et qui n' vivait que pour l'amour.
L' grand prêtr', pour venger ce scandale,
Sans façon la condamne à mort;
C' qui prouv' bien qu'en fait de vestale,
Tout ce qui reluit n'est pas or.

POLIVEAU.

J'ai vu, trompé par le costume,
Un Anglais' de la rue Plumet,
Qui portait des chapeaux à plume,
Et qui roulait cabriolet;
Mais une jalousie incommode,
L'autr' jour fait partir son mylord...
L'Anglais' red'vient marchand' de mode...
Tout ce qui reluit n'est pas or.

MADAME MENU.

Que de luxe dans nos boutiques !
A présent on fait tout dorer ;
Et c'est si beau que les pratiques
Bien souvent n'osent pas entrer ;
Mais , bientôt mis sous le séquestre ,
On vend tout ce qui reste encor
Et l'on fait faillite au trimestre
Tout ce qui reluit n'est pas or.

POMPON.

On admire l'architecture
De l'hôtel où nous logeons tous ;
Par-dessus brille la dorure ;
Mais les lauriers brill'nt par-dessous.
On n' dira jamais, j'aime à l' croire ,
En voyant ce double trésor ,
Dans ce vieux temple de la gloire ,
Tout ce qui reluit n'est pas or.

NINON.

Sans costume et sans étalage ,
On prétend que la vérité
Sait plaire dans chaque langage ;
C'est l' sien qu' nous avons imité.
Si l'on applaudit dans la salle ,
Et même si l'on rit bien fort ,
C'est qu' les succès ont leur cabale ,
Et qu' tout ce qui reluit n'est pas or.

FIN.